

A MATINES.—Le second chant du poème du Rosaire est une élégie. Elle rappelle les mystères douloureux. Tout ce qu'il y a de cruel pour Jésus, tout ce qu'il y a d'angoissant pour Marie dans les cinq étapes qui séparent le jardin de Gethsémani de la montagne du Calvaire, éclate dans ces vers si bien ouverts. Tous les mots sont pris dans les récits évangéliques. Ce n'est point la grande inspiration, le poignant ébranlement de la souffrance qui soulèvent le poète, mais bien plutôt la contemplation émue, la méditation calme de la Passion qui guide l'hymnographe. Le ton de l'Eglise est moins dans le rythme lui-même, c'est-à-dire dans les strophes, que dans la texture des vers travaillés avec soin, patience et amour.

Comme la précédente, cette hymne date de 1834. Avant d'être insérée au bréviaire romain, elle avait été accordée au diocèse de Ségovie en 1841 et de Venise en 1848. L'auteur est le même Eustachius Sirena. Il suit le même mètre dans les trois pièces destinées à l'office du saint Rosaire.

Hymne : *In monte olivis consito.* (traduction.)

Il vient au mont des Oliviers
Le Rédempteur : il se prosterne et prie.
Il est triste, il tremble, il défaillit :
Le sang ruisselle de son corps.

Un traître a livré Jésus ;
Un Dieu est traîné au supplice,
Il est entouré de liens cruels,
Il est couvert de plaies sanglantes.

Une couronne, diadème d'irrision,
Tressée d'épines acérées,
Charge la tête du Roi de gloire ;
Une pourpre sanglante le couvre.

On le contraint à porter
Jusqu'au sommet de la colline
La croix trois fois trop pesante ;
Il sue et, tout haletant, il tombe.

Innocent on le cloue au gibet
D'infamie, entre deux scélérats.
Il prie pour ses bourreaux,
Donne son sang, exhale son âme.

A LAUDES.—Après l'idylle et l'élégie, voici l'ode dans le poème : c'est le troisième chant. Il contient les mystères glorieux. Il y a dans ces épisodes grandioses de la Résurrection, de l'Ascension, de la Pentecôte, de l'Assomption et du Couronnement de la Vierge, une poésie et un éclat qu'il serait